

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les lettres de François Guizot et de Dorothée de Benckendorf, princesse de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[4. Londres, Mercredi 5 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

4. Londres, Mercredi 5 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

14 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Diplomatie](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Famille Benckendorff](#), [Poésie](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :



[2. Paris, Dimanche 2 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-05

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe commence à trouver qu'une lettre eût pu m'arriver déjà.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°
19/18-20

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 20-21-22-23, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/40-52

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

3. Londres le 5 juillet 1837,

Je commence à trouver qu'une lettre eut pu m'arriver déjà. Je vous la demande Monsieur. Je ne sais pas si depuis vendredi vous avez pensé à moi.

Ma journée a passé hier comme un instant, je vois bien que c'est le matin, qu'il faut que je vous écrive, car dès 1 heure je suis envahie, & minuit arrive sans que j'aie eu un instant de solitude. Vous allez être ennuyé des détails, mais vous me les avez demandés. Lord Grey deux grandes heures ! Le prince Esterhazy, Pozzo, Dedel (ministre de Hollande) Lady Flarrowby, Lady Carlisle, la duchesse comtesse de Sutherland, M. Granville jusqu'à 6 heures. Je montai alors en calèche avec la duchesse de Sutherland. Nous voulions faire le tour de Hyde park, mais nous n'avions pas fait deux cents pas que je me trouvais mal. Elle me ramena.

La vue de Londres est terrible pour moi. Je puis bien y être, mais non y regarder. Mon fils vient à 6 1/2. Je ne peux le voir à mon aise que pendant ma toilette à huit h. 1/2 on dîne : c'est détestable. Nous fûmes seuls, il n'y eut que lord Harrowby, & lord Grey & lord Morpeth, grand radical, excellent homme. Mes amis Torys ignorent encore mon arrivée. J'en suis bien aise. Je me sens si fatiguée que je n'ai plus de quoi leur montrer de la joie de les revoir. Cela viendra aujourd'hui & demain.

Au milieu de tout cela avez-vous pensé à Paris madame ? Oui monsieur, j'y ai pensé, toujours pensé.

Le contraste est grand mais je vous ai dit qu'il fait sur moi l'effet des ressemblances. Ah à propos, en montant dans l'appartement où se tient la duchesse le matin, le premier objet qui frappe ma vue est la gravure de M. Guizot ! Jugez ma surprise. Je me suis arrêtée. J'ai fixé mes yeux sur vos yeux.

Je vis ici dans une atmosphère très ministérielle ce qui fait que je ne m'avise pas d'avoir une opinion quelconque sur ce qui se passe il est dans la nature des Whigs d'être très confiant. La Reine leur montre toutes les faveurs. Il est donc naturel qu'ils soient en pleine espérance, mais j'attends d'autres notions. Lord Grey se donne un grand mouvement pour faire entrer lord Durham dans le cabinet. Lui même lord Grey est aigre, mécontent, frondeur, & furieux d'être vieux. Je n'ai jamais rencontré personne qui convienne de ce chagrin plus naïvement que lui. C'est un vrai désespoir.

La voilà cette lettre. Quel plaisir qu'une première lettre, comme je lis vite, & puis

comme je lis lentement, & puis plus lentement encore. Monsieur, que je vous remercie ! Il y a de hautes et nobles pensées dans les vers que me transcrivez, mais il y a une strophe un mot que j'aime plus que tout le reste. Nous avons découvert bien des ressemblances entre nous Monsieur. Mais il y a des impressions qui sont toutes différentes. Ainsi la poésie vous calme & vous élève. Moi elle m'élève bien ; mais si haut si haut que cela ressemble bien plus à du délire qu'à autre chose. Je la fuis donc la poésie. Je saurais lire sans danger il y a peu de temps encore. Aujourd'hui je la crains parce que je me crains. Monsieur je me connais bien, je voudrais bien vous expliquer ce que je suis, mais vous êtes si pénétrant, je n'en prendrai pas la peine. Cependant un homme sait-il bien comprendre le cœur d'une femme ? Je vous ai dit que j'en doutais quand il s'agissait de mes peines, qui doute bien plus pour le sentiment du bonheur. Il me semble que mon âme ne peut jamais suffire ni à la joie, ni à la douleur, que je vais mourir ou de l'un ou de l'autre par l'impuissance de les exprimer. Aujourd'hui j'étouffe ! Mais Monsieur de quoi vais-je vous parler ? Il y a presque du remord dans ce que je vous dis. Ici où une seule pensée devait m'absorber, je ne la retrouve plus distincte. Il y a un voile entre moi et mes malheurs. Toutes les circonstances passées sont devant mes yeux. Je me retrace tout, toute l'horreur de ces affreux moments. Et bien, Monsieur, aucune des sensations que ces souvenirs faisaient naître en moi il y a encore un mois, aucune ne m'atteint dans ce moment. Je ne pleure pas. Je ne me comprends pas. Il y a quelque chose qui m'arrête, qui me protège contre moi-même. Vous l'avez espéré pour moi, vous me l'avez prédit. Monsieur, quel bien vous m'avez fait ! Je vous en remercie à genoux.

Jeudi 6 juillet

Je renonce à vous raconter ma journée d'hier. Ma porte à été ouverte et mon salon n'a pas désempli depuis 1 heures jusqu'à 7. J'ai vu tout le monde Whigs, Tories, radicaux. Je sais les aimer tous. J'ai le cœur terriblement vaste. Vous allez me mépriser. Mais non Monsieur il ne faut pas faire cela. L'amitié me touche toujours de quelque part qu'elle ne vienne. J'aime tant être aimée ! Ces Anglais sont si sincères si simples dans l'expression de leur amitié. J'ai vu quelques yeux humides. Oh pour le coup je ne résiste pas à cela. Mais j'étouffais matériellement, moralement, j'en recevais quelques uns dans le jardin, pour reprendre des forces. Enfin cela a fait un véritable levé. Je n'ai eu de tête à tête qu'avec lord Aberdeen, lord John Russell, lord Grey & lady Jersey. Tout le reste était cohue. Un immense dîner diplomatique. On m'avait donné la France pour voisin de droite. Cela m'a fait plaisir. Mais il est bien solennel M. Sebastiani & tout arrive bien lentement.

J'aime ce qui va vite. Si l'on tarde un peu à me répondre, je ne sais plus ce que j'ai demandé et cela m'est arrivé hier deux fois avec votre ambassadeur. Je trouve la diplomatie un peu en décadence. De mon temps, elle était un peu plus fashionable. Jugez Monsieur qu'on me trouve bonne mine. Je ne comprends pas cela. J'ai été interrompue par une visite de deux heures de Lord Durham. Il a bien de l'esprit et il le sait. Il saisit et embrasse tout très vite. Il a le droit d'aspirer à beaucoup & à très haut. J'ignore si le droit se convertira en fait !

La Reine est tout à fait entre les mains de Lord Melbourne qui me paraît user de sa position avec tact & intelligence. Il est plein de respect & de paternité pour elle. Elle a l'esprit ouvert, curieux, elle veut tout faire. Il n'y aura point d'intermédiaire entre elle et ses ministres. Elle travaille avec chacun d'eux. Elle s'informe, elle écoute, elle se fatigue à cela. On dit qu'elle en est maigrie ; sa santé est mauvaise. Elle ira fermer le parlement en personne. Elle fera à cheval la revue de l'armée, elle porte la plaque & le cordon de la jarretière. Elle veut faire tout, et tout de

suite. On la contemple avec étonnement et respect. C'est un curieux spectacle à 18 ans !

Vendredi 7

J'eus hier matin encore une longue visite de Sir R. Peel, du duc de Wellington, lord Mulgrave, lord Grey, Pozzo. Je vous cite les têtes à têtes. Je ne veux pas vous ennuyer du reste. Peel est venu sur béquilles. Il a été en danger de perdre une jambe, & ceci était sa première sortie. Le duc est vieilli. Lord Grey est fort, bien avec l'un et l'autre. Il m'a dérangé hier. J'eusse aimé sa visite dans un autre moment. Il me semble qu'il se prépare ici bien de l'embarras. C'est lord Durham qui le créerait, mais je vous expliquerai tout cela une autre fois. Pour le moment lord Melbourne est tout puissant. Je fus dîner hier tête à tête avec lady Jersey. Il faisait encore jour lorsque je me rendis chez elle. J'ai fondu en larmes dans la voiture, mon pauvre cœur se brisait pendant un moment il n'y avait place que pour mes malheurs. Le bavardage de Lady Jersey m'a distrait, je la quittai de bonne heure pour aller voir lady Cowper qui revenait de la campagne, où elle était allée enterrer son mari. Elle se jeta dans mes bras en sanglotant. Il ne me faut pas de pareilles scènes. Aussi ne puis-je pas y tenir plus d'un quart d'heure. Je rentrai à 10 h. pour m'enfermer chez moi. Je me couchai. Mon fils vint me trouver encore, je n'avais pas pu le voir de tout le jour. Nous causâmes beaucoup ensemble de mon plus prochain avenir. Il se complique singulièrement.

J'ai reçu hier une lettre de mon mari qui me fait croire qu'au lieu de Kazan, c'est à Carlsbad qu'il va se rendre seul, pour sa santé ! Il cherchera sûrement à me donner un rendez-vous. Et ce que je désirais le plus vivement il y a quelques temps je le redoute aujourd'hui comme si cela devait finir ma vie. Monsieur, je me suis créé la plus grande félicité ou le plus grand malheur de mon existence. Je l'ai senti en me livrant au seul sentiment qui peut désormais la remplir. Dieu l'a mis dans mon cœur. Pourrait-il si tôt me livrer au désespoir ? C'était mon paradis à moi, je ne pouvais en avoir d'autre sur la terre. Que j'en ai joui ! Monsieur ma pauvre tête s'en va quand je pense à cet avenir qui peut être si beau ou si horrible. Puis-je vouloir du bonheur à tout prix ? C'est à vous que j'adresse cette question.

Dans ce moment on me remet une lettre & une carte de visite, laissés ici hier au soir par un voyageur. Je n'y étais pas lorsqu'il a passé. Il a promis de revenir ce matin, la matinée me paraîtra longue, éternelle jusqu'à ce que je le voie ! Quelle bonne, quelle douce surprise. Y aura-t-il beaucoup de voyageurs ? Comme je vais regarder celui ci avec tendresse.

Pendant que je vous écrivais ou m'a annoncé cette femme dont je vous ai parlé. Celle qui a vu naître & mourir les enfants, & que je n'avais plus revue depuis le lit de mort de mon Arthur ! Ah Monsieur quelle horrible souvenir ! Il dort en paix cet ange & moi je suis encore sur la terre pour pleurer. Je l'ai vue cette femme Nous avons confondu nos larmes. Le petit chien n'y était pas, il viendra un autre jour, il me fera pleurer aussi. Je n'ai pas tenu au delà de dix minutes. Je reviens à vous, dites-moi quelque douce parole Monsieur, consolez mon pauvre cœur. Adieu, quelle longue lettre !

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 20-21-22-23

Date précise de la lettre Mercredi 5 juillet 1837

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Paris (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 19/04/2021
